

Brèves littéraires

Brèves

Chaque semaine, j'ai voté pour elle

Yves Blais

Number 70, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, Y. (2005). Chaque semaine, j'ai voté pour elle. *Brèves littéraires*, (70), 68–72.

YVES BLAIS

Chaque semaine, j'ai voté pour elle

Au fil des trente dernières années, les babioles en provenance de l'étranger s'étaient entassées au-dessus du système de son. La collection de cuillères était posée, bien en évidence, au-dessus des vieilles photos de mariage en noir et blanc. Sur le vaisselier, les chopes de bières rapportées d'Allemagne par mon père, inutilisées depuis sa mort, ramassaient la poussière. Chaque samedi, je rendais visite à ma mère et je dînais avec elle. Poulet en sauce brune, patates rondes et tasse de thé.

Et c'était bien comme ça.

Mais ce soir-là, je n'étais pas d'accord avec elle.

— Ce ne serait pas une idée de Janette, par hasard ?

— Janette a rien à voir dans ça. Je quitte la maison, final bâton. J'en ai assez d'être la seule personne que je vois dans une journée quand je me rencontre dans un miroir. Ça fait trente ans que ton père est mort et que je tourne en rond dans la maison. C'est assez. Je m'en vais.

Elle se leva et s'en fut réchauffer sa tasse de thé.

— Mais maman, je suis là, moi. Tous les samedis. Et la femme de ménage vient toutes les deux semaines.

Le long beep familier du micro-ondes rompit le silence et ma mère, tasse en main, revint s'asseoir à la table.

— Parlons-en de ta femme de ménage. Elle baragouine à peine. Elle ne connaît rien au scrabble et en plus, elle n'a aucune jasette. Ah ! et puis tout ce que je veux, c'est que tu me raccompagnes. Si c'est trop demander, je vais appeler Janette ou bien j'irai en taxi.

Elle affichait un air mi-colérique, mi-dégoûté.

— Maman, tu sais bien que je vais le faire. Je suis juste pas d'accord. Je trouve ça... excessif.

— Excessif ! J'aimerais ça te voir à ma place. Trente ans à regarder la même TV, à manger assise à la même chaise, à attendre que le même téléphone sonne. Et quand quelqu'un m'appelle, je n'ai même plus de voix pour lui répondre, tellement ça fait longtemps que je n'ai pas parlé. Ça, c'est excessif.

— O.K. O.K. concédai-je de guerre lasse. Aucune chance de te convaincre de changer d'idée ?

— Non, aucune.

Je n'avais pas beaucoup le choix. En fait, je n'ai jamais vraiment eu d'influence sur ma mère. Et maintenant qu'elle venait de fêter ses soixante-dix-neuf ans, j'avais perdu tout espoir de lui insuffler un peu du sens commun que j'avais, apparemment, hérité de mon père.

Elle leva les yeux sur le tableau dissimulant un défaut de la tapisserie derrière ma tête et se mit à le fixer.

La discussion était close. Alors, je finis de manger mon poulet, bus ma tasse de thé et je retournai à mon appartement en lui promettant d'être de retour au matin, vers les neuf heures. Le lendemain, je trouvai ma mère assise sur les marches de l'escalier, sa vieille valise verte collée contre sa jambe. Quand elle m'aperçut, elle se leva et balaya sa robe bleue du revers de la main. Elle avait choisi la robe longue, celle qu'elle portait sur les chevilles et qui lui donnait l'allure élégante d'une dignitaire. Elle avait appliqué une légère touche de maquillage azur sur ses paupières, une ligne de rouge sur ses lèvres. Lorsqu'elle monta dans l'auto, le parfum de rose qu'elle portait pour les mariages et les enterrements remplit l'habacle. Je devais lui donner raison sur un point : ces derniers temps, elle ne sortait plus que pour les enterrements.

N'empêche, la journée était belle et sans nuages.

Je roulais depuis une trentaine de minutes quand je remarquai une petite lueur vaciller. L'anneau de mariage que portait ma mère reflétait le soleil sur le lecteur de disque compact. Je souris et, discrètement, levai les yeux vers elle. Elle était assise le corps droit, déterminée. Pendant qu'elle regardait une volée de bernaches revenant du sud, je reconnus en bordure de la route l'enseigne photographiée sur son dépliant. J'actionnai le clignotant, je ralentis et pénétrai dans l'entrée. Je roulais lentement, car je voulais que ma mère fasse plus ample connaissance avec l'endroit. Une longue allée d'érables nous accueillit. J'abaissai ma vitre et entendis le bruissement des feuilles agitées par le vent. Puis je vis la brique rouge à travers les

arbres entrelacés. La résidence était située en retrait du chemin principal, encadrée par deux énormes saules pleureurs qui en dissimulaient l'entrée. Je me stationnai et retirai la valise verte du coffre de la voiture. Ma mère demeura muette devant la résidence recouverte de lierre qui devait, elle aussi, être très âgée. Nous sommes entrés, comme dans une église, en marchant lentement dans un silence respectueux. Une jeune femme aux cheveux roux coupés court sur la nuque et vêtue d'un tailleur beige nous accueillit avec gentillesse. J'accompagnai ma mère à sa chambre, croisant au passage une dizaine de ses futures colocataires. L'ambiance était calme et agréable, ce qui me rassura, je ne sais trop pourquoi. Je la quittai en lui promettant de revenir la voir le samedi suivant.

* * *

De retour chez moi, je jetai mes clefs sur le comptoir de la cuisine, me servis un verre de vin rouge et m'allongeai sur le divan, devant le téléviseur éteint. Je venais de placer ma mère, mais j'avais l'impression que c'était moi qui m'ancrais un peu plus profondément dans la solitude. Je consultai ma montre. L'émission ne commençait que dans une quinzaine de minutes. J'avais le temps de me réchauffer des restes. Les volutes de fumée s'élevaient encore au-dessus de mon assiette de pâtes quand j'allumai le téléviseur. J'arrivais juste à temps. Les briques rouges de la résidence venaient d'apparaître. Je reconnus le tailleur beige et la jeune femme que

j'avais rencontrée au cours l'après-midi. Elle sortit de l'établissement, accompagnée de ma mère, et toutes deux se rapprochèrent de la caméra. Ma mère s'adaptait plutôt bien à sa nouvelle vie. Je la trouvais aussi déterminée au petit écran que lorsque j'étais assis devant mon assiette de patates brunes, à essayer de la faire changer d'avis sur cette folie : trois mois, avec dix autres locataires, à vivre en permanence sous la loupe insidieuse des caméras miniatures installées dans tous les recoins de la résidence. Ses moindres sautes d'humeur allaient passer, et repasser, à la télévision. Si ma mère parvenait à conserver l'appui des téléspectateurs tout au long de son séjour, et son franc-parler avait la chance de la rendre sympathique aux yeux de beaucoup, elle repartirait avec le grand prix : des soins infirmiers et médicaux complets, à domicile, avec en prime un système d'alarme relié à la centrale en permanence. Le tout, gratuit, pour le reste de sa vie. Pour que ma mère puisse vivre en santé et en sécurité, chez elle, je devais la regarder à la télévision, chez moi, pendant les trois prochains mois. Je suis devenu spectateur de sa télé réalité.

Et chaque semaine, j'ai voté pour elle.